

- 1 -

Au-dessus des nuages

« Sans ombre il n'y a pas de lumière, et sans lumière
il n'y a pas d'ombre ».

SYLVAIN TESSON, *Dans les forêts de Sibérie*

Lorsque j'étais enfant, je me pensais invulnérable. Rien ne semblait pouvoir m'arriver. Je ne connaissais pas encore la douleur. Vous ne réalisez pas et vous jouez. Vous jouez à « un, deux, trois soleil », à décider quelles études vous allez suivre, à prendre votre indépendance, à acheter une voiture, à trouver une petite amie, à rembourser une hypothèque, à travailler, à vous marier, à avoir des enfants, à être responsable. Et puis un beau jour, sans crier gare, vous êtes devenu adulte. Vous vous regardez dans la glace et vous avez grandi.

J'ignore si c'est parce que la neige efface les traces laissées derrière soi et que je ne suis pas en mesure de faire demi-tour que j'ai ressenti le besoin d'écrire. Ou peut-être parce que je ne fais pas confiance à ma propre mémoire. Je voudrais expliquer ce que mes yeux voient pour ne pas oublier les détails à mon retour. Ou bien c'est peut-être la perspective de passer un mois et demi sans électricité et donc loin des distractions que permettent les outils de la technologie. J'en suis arrivé à la conclusion que le fait d'écrire dans ce cahier constituera l'une des occupations les plus passionnantes que j'aie pu trouver.

Il s'agit d'un cahier en moleskine cartonné de treize centimètres de large et de vingt et un centimètres de long. Il compte 240 pages blanches légèrement jaunâtres, caractéristiques du papier recyclé. Je l'ai acheté à l'aéroport de Genève. En attendant le vol QR 325 à destination de Katmandou, je déambulais dans les boutiques de la zone de transit et je suis entré dans une librairie pour feuilleter les livres et les revues qui s'y trouvaient. C'était le seul cahier rouge proposé parmi les couvertures noires en rayons. Des tailles et des épaisseurs différentes mais tous étaient noirs. Pourquoi ai-je choisi le rouge ? Peut-être pour montrer que, en dépit de ma timidité, j'aimerais être extraverti. Peut-être pour le drapeau du pays dans lequel on entre illégalement. Ou bien peut-être parce que c'était le seul cahier rouge et à cause de mon esprit punk... Inconsciemment, je me suis souvenu d'un des livres qui m'a le plus marqué lorsque

j'étais jeune, le Kiss or Kill du "serial grimpeur" Mark Twight. « Lorsque vous regardez autour de vous et que trop de gens sont là qui suivent votre chemin, cela signifie qu'il y a quelque chose qui cloche ». En tous cas, je le conserve dans la poche supérieure de mon sac à dos avec un stylo Bic et des mines de crayon, utiles lorsque le froid gèle l'encre du stylo.

S'agit-il de courage ou de lâcheté ? Je suis nerveux, j'attends avec impatience d'embarquer, j'ai hâte d'arriver à Katmandou et de partir vers les montagnes. Mais je suis aussi impatient d'y retourner pour trouver ce que j'ai laissé derrière moi.

Il faut du courage pour affronter ces montagnes inconnues, pour laisser ce que l'on connaît et ce que l'on maîtrise parfaitement bien. Mais cela peut aussi être de la lâcheté de fuir les choses que l'on connaît, de prendre des mesures qui me font peur et que j'admire par ailleurs... Je crains encore plus de perdre ces repères-là. Lorsque je suis loin, je pense qu'ils vont m'attendre et demeurer inchangés, tels qu'ils étaient au moment de mon départ. A ce moment-là, ils sont à leur apogée, ils retardent le commencement, ils suivent le cours naturel, ils se dégradent ou déperissent.

Je voudrais te raconter cette histoire depuis le début mais je ne sais pas par où commencer. Je suppose que comme pour toutes les histoires, il n'y a ni début ni fin. Tu saisis un point à un moment donné, tu creuses tel jour et cela devient inconsciemment ton histoire ou parfois, elle t'accompagne pendant un moment avant de t'engager sur une autre voie. Vous les cherchez parfois, ou bien vous les créez. D'autres fois, elles sont presque terminées et de temps en temps, vous trébuchez. Je ne pourrais pas dire comment, ni à quel moment, elle est devenue mon histoire, si ce n'est que des faits précis se sont déroulés dans le temps et dans l'espace, telles des gouttes d'eau qui tombent dans le plus grand désordre sur le pare-brise d'une voiture un jour de pluie. Et puis, un jour, je pourrai établir une relation entre eux, ou bien déterminer que cette histoire a déjà un fil conducteur qui m'a conduit jusqu'au moment présent.

Il y a des gens pour lesquels la vie est une ligne continue, avec ses hauts et ses bas. Il y en a qui vivent à partir de faits qui se produisent sans une cohérence claire et enfin des personnes pour lesquelles la vie est un instant. Il s'agit sans doute du moment que je suis en train de vivre.

J'aimerais terminer cette histoire en disant : « je disparaîtrai comme le soleil lorsqu'il se couche derrière les montagnes des Pyrénées, par un chaud après-midi d'août ». Mais cela n'arrive jamais, les choses sont toujours plus compliquées.

Je commencerai par le jour où j'ai décroché le téléphone et que j'ai composé le numéro de Stéphane. Tandis que la sonnerie résonnait à l'autre bout du fil, je m'inquiétais. Devais-je raccrocher ? Stéphane était mon idole, et il l'est toujours. Quand j'ai commencé à courir et à skier en montagne avec un dossard sur la jambe, il était Dieu. Il était non seulement le numéro un dans toutes les compétitions mais il était aussi très charismatique, il avait une réelle personnalité. La technique était amenée à la perfection dans chacun de ses mouvements et ses tactiques étaient appropriées à chaque course. Tandis que mes condisciples au lycée recouvraient leurs cahiers de cours avec des photos du Che, de Bob Marley, de Springsteen ou encore d'un joueur du Barça, moi j'avais une photo de Stéphane.

Cela faisait des années qu'il s'était retiré de la compétition et maintenant, c'était moi qui dominais les courses qu'il avait marquées de son nom. C'était peut-être ma photo qui se trouvait sur le cahier d'un élève dans un lycée quelque part, mais pour moi, il restait Dieu. Tandis que je pensais avoir été trop audacieux de composer le numéro de Dieu, à l'autre bout de la ligne, quelqu'un m'a répondu :

- Allo ? Salut ! Comment ça va ?

- Bien, bien ! La saison est terminée mais il y a encore beaucoup de neige en montagne alors je peux faire de bons entraînements... Et toi, comment ça va ?

- Bien, l'hiver a été bon, je ne me plains pas des sorties que j'ai pu faire pendant les week-ends, j'ai eu beaucoup de travail, et au final beaucoup de kilomètres en voiture et peu sur les skis...

- Ecoute, j'ai parlé avec Pierre et il m'a dit que tu essayais depuis des années de le pousser à faire la traversée du massif du Mont-Blanc à ski... tu y penses encore ?

Et donc, en quelques phrases, c'est toute une aventure qui a débuté. Nous échangeons à travers des lignes tracées sur les cartes, à travers le vent qui nous fouettait le visage pendant que l'on essayait de reconnaître une partie de la route ou encore de la sueur que l'on essuyait sur la peau quand nous avons fait le long voyage pour traverser les Aravis. C'est ainsi qu'il est passé du statut d'idole à celui de mentor. Et par le silence, celui des mots silencieux, sur une arête rocheuse un jour de vent, celui du regard qui se porte sur la carte, celui qui entoure la respiration puissante pendant l'escalade d'un sommet, il est devenu un ami.

Idole, mentor, ami. Dieu et moi avons donc commencé à courir dans les rues aux Contamines, à l'extrême Ouest du massif du Mont-Blanc. Nous portions nos skis fixés sur nos sacs à dos. C'était le début du mois de juin, il était minuit. Le ciel était opaque et sans lune. Les étoiles rayonnaient en illuminant les cristaux de glace des géants blancs qui nous attendaient.

Notre objectif était de traverser sans s'arrêter le massif du Mont-Blanc d'Ouest en Est, dans toute sa longueur, en passant par la crête, là où culminaient ses principaux sommets. Nous avions pour tout équipement notre paire de skis, des lampes et un sac à dos qui contenait des barres énergétiques, un piolet, des crampons, une veste et un litre d'eau.

Avancer. La respiration appuyée qui accompagne le rythme de métronome du crissement des skis rompant la fine couche de neige qui a gelé pendant la nuit, nous nous dirigeons vers le glacier du

Dôme de Miage et nous observons les étoiles avec la sérénité de celui qui voit deux animaux sauvages tenter de passer inaperçus dans les rues d'une grande ville endormie derrière les volets fermés des maisons. La nuit était sombre et seule la lumière des étoiles nous permettait de profiter de l'immense spectacle d'une nuit, entourés par ces sommets blancs. Devant, derrière, des deux côtés, les murs de neige et de glace occupaient toute la place, la beauté de la nature endormie prenait possession de tous nos sens. Le contact croustillant de la neige, l'odeur de l'air frais et glacé, le silence nous donnaient l'impression d'être en train de caresser doucement le corps nu d'une déesse profondément endormie.

Au lever du jour, l'aurore teinte le ciel de nuances de vert et de rouge. Nous descendons la crête de roche et de neige qui mène du Dôme du Miage vers le col de Miage, à quelques centaines de mètres en-dessous. Nos corps se déplacent avec aisance entre la roche et la neige, ils cherchent et trouvent plus ou moins facilement le passage le plus simple entre les rochers qui se dissimulent sous une épaisse couche de neige. Sans nous arrêter en passant le col, nous commençons à grimper le long des rampes de neige qui, en s'inclinant de plus en plus, nous conduisent au bord de la roche que nous devons escalader pour parvenir au sommet de l'esthétique Aiguille de Bionnasay, à presque mille mètres au-dessus de nous. Le sommet est une arête vive, pointue comme un couteau. Il pointe vers le ciel en dessinant des courbes parfaites, à droite et à gauche, pour réapparaître plus loin sur la droite. Puis, à un moment donné, à quatre mille cinquante-deux mètres de hauteur, il cesse de monter comme s'il était fatigué de tracer des courbes dans le ciel et il commence à descendre en conservant le même style dans la direction opposée. Sur le versant nord, l'arête affiche de grandes corniches qui se précipitent dans le vide sur une paroi inclinée de roche et de glace bleue. C'est la dernière rampe de neige. Nous commençons à chercher notre chemin dans la roche quand le soleil fait une apparition timide à l'est sur la longue

chaîne de montagnes qui s'étend à l'horizon. Ses lumières dorées illuminent la neige pour lui donner une couleur jaune-rosâtre qui semble venir d'une peinture de Van Gogh. Elle colore nos visages et nos mains dans des tons de rouge et leur confère une force énorme, de la vitalité et du bonheur. A ce moment-là, nous nous sentions invincibles. Tout était parfait à cet instant précis. Le cycle que le soleil parcourait chaque jour dans le monde entier nous donnait alors le sentiment d'être uniques au monde.

Quand je suis en train de gravir une montagne et que je vois le soleil se lever, suivre ce processus immuable en passant du noir aux tons de vert, puis du vert aux tons cuivrés jusqu'aux premiers rayons de lumière qui se dressent vers le ciel puis descendent jusqu'à vous toucher le visage, je sens cette chaleur infime qui change tout, qui illumine tout, je me sens vivant. Un instant bref mais qui n'a pas de prix. Je dois avouer que chaque lever de soleil est un moment spécial, magique qui contient quelque chose dans son processus que vous ne pouvez pas déchiffrer et qui rend fou. C'est peut-être pour cela que je reviens à la montagne, encore et encore, pour essayer de découvrir quelle est cette force inconnue qui déclenche toutes ces palpitations au plus profond de moi. En dépit de ce sentiment, la paresse me fait toujours rester au lit lorsque le soleil se lève. Après m'être reposé, lorsque le soleil est là, j'ai le sentiment d'avoir perdu quelque chose d'important, d'essentiel, de ne pas avoir fait ce que j'aurais pu faire, de voir que la journée malheureusement n'est déjà plus devant moi puisqu'elle est déjà en partie passée. C'est pour tout cela que je m'émerveille toujours plus devant un lever que devant un coucher de soleil.

L'arête de la roche était plus compliquée qu'elle ne le paraissait. Après avoir tenté sans succès d'escalader directement, nous effectuons un virage qui va nous conduire entre les rochers et la neige dure vers la face Nord, pour trouver finalement une étroite goulotte de neige et de glace. Cela devient intéressant. Intéressant

et dangereux en même temps. Juste à cet endroit-là, il est possible d'exprimer au maximum ses capacités techniques et physiques telles que nous les avons apprises. Mais en même temps, le droit à l'erreur est impossible, la seconde chance n'existe pas. Force est de constater que la goulotte n'était pas trop inclinée, il était toujours possible de trouver de la neige dure entre le bleu de la glace. Avec deux piolets et des crampons en acier, nous aurions pu passer. C'est évident mais nous n'avions pas deux piolets (nous en avions chacun un en aluminium) et les crampons étaient en aluminium. Nous avons commencé à surveiller chaque pas franchi, observant la glace, la neige et la solidité de la roche, nous nous méfions de nos outils métalliques. D'abord timidement puis sans courir mais en adoptant un bon pas, nous sommes allés jusqu'à la rivière étroite de glace et de neige qui s'échappait au-dessus de nos têtes. En tenant le piolet d'une main, nous pouvions insérer quelques doigts dans le trou que nous avons fait auparavant avec la lame. Une heure plus tard, en tenant compte aussi de la difficulté à tracer avec de la neige aux genoux, nous sommes parvenus au sommet de l'Aiguille de Bionnassay et nous avons commencé à glisser vers le bas en ski en jouant avec les formes de l'arête vive. Il nous restait ensuite mille mètres avant d'arriver au sommet du Mont-Blanc, le plafond des Alpes, le noyau de l'alpinisme, là où est née notre passion. Un endroit où génération après génération, les alpinistes ont rêvé d'escalader ces parois, par les voies les plus faciles au XVIIe siècle, par les arêtes les plus impressionnantes au XIXe siècle puis par les faces plus difficiles, avec des skis aux pieds, en escaladant, en parapente, en courant ou de toutes les manières possibles et inimaginables au siècle dernier. Les villages qui se trouvent en bas, Chamonix et Courmayeur, ont été les berceaux des alpinistes les plus connus. Des Français, des Italiens, des Anglais, des Américains, des Scandinaves, des alpinistes du monde entier sont venus à ses pieds pour découvrir les secrets de ses rochers avant de partir pour des montagnes plus lointaines. C'est entre ces arêtes que Lionel Terray va découvrir qui sont réellement ceux qui

vivent entre les cartes et les rêves de pics acérés. Et il va choisir la plus belle définition au monde : « Les conquérants de l'inutile » comme titre à un de ses livres. Parce qu'escalader des montagnes n'a aucune utilité du point de vue commercial - celui qui gouverne le monde d'aujourd'hui - on ne trouve rien de matériel en haut. En revanche, au niveau spirituel, on y trouve tout. C'est pour tout cela que réaliser cette première traversée du massif du Mont Blanc non-stop était nécessaire, une étape symbolique plutôt que nécessaire avant de partir à la découverte de nouvelles montagnes.

Nous avons grimpé plusieurs fois sur le Mont-Blanc ces derniers jours et nous étions bien acclimatés. Notre tandem avait franchi les arêtes qui culminent sur le massif, parfois avec plus de difficulté, en sentant le poids de nos pieds, à certains moments avec la force du vent, courant par les arêtes comme des enfants jouant dans un jardin, infatigables, sans aucune notion du temps ni de l'espace et en souriant dans la joie du moment présent.

Au sommet du Mont-Blanc. A midi, le soleil est à la verticale et un vent fort et chaud nous frappe le visage. Nous nous trouvions au point culminant. C'était en même temps l'équateur de notre voyage. Cependant, il nous restait encore plus de trois mille mètres de montée et cinq mille de descente. Vu d'ici, tout était plus simple, Pour commencer, nous avions devant nous deux mille mètres de descente ! Deux mille mètres pour profiter de l'adrénaline, de la vitesse des skis glissant sur la neige, deux mille mètres pour profiter des mouvements du corps dansant contre les forces centrifuges, centripètes et contre l'inertie, deux mille mètres pour profiter du sourire d'un ami qui s'épanouit avec vous dans ce qu'il fait.

Mais après l'excitation d'une descente longue et heureuse, c'est le coup dur. La chaleur. Non pas parce qu'elle nous déshydrate ou que nos corps vont davantage souffrir. Mais parce qu'elle ramollit la neige à toute vitesse. La neige dure se transforme vite

en un mélange incertain, proche de la glace des poissonneries de supermarché, pendant que nous montons par le glacier de Talèfre en direction du col des Droites. Des purges de neige et des petites avalanches commencent à faire leur apparition des deux côtés de la vallée. Devant nous, une large pente en forme de pelle à neige inclinée s'est transformée en un couloir étroit sur la partie finale. Immaculée, elle attend que le poids de l'eau évacuée de la neige soit suffisant pour qu'en quelques secondes, soient propulsées les tonnes accumulées pendant l'hiver vers le fond de la vallée. A condition que le poids d'un autre objet – nous - ne vienne pas accélérer le processus de catapulte. Nous restons au pied de la paroi pour l'observer, attendant que quelque chose survienne par miracle et que la neige change de direction dans son processus de fusion. Bien-sûr, la neige et le soleil n'accordent aucune attention à nos prières et nous commençons à envisager d'autres alternatives. Changer d'itinéraire, car essayer de franchir l'arête qui est devant nous serait littéralement un suicide. Aucun espoir non plus d'avoir suffisamment de roche ou de glace pour pouvoir passer tranquillement pendant les deux ou trois heures nécessaires pour atteindre le sommet de l'arête. Et certainement, la descente qui nous attendait derrière ne réservait pas de meilleures conditions non plus. L'autre alternative possible consistait à tenter de descendre et de traverser les couloirs des Oreilles du Lapin jusqu'aux Grands Montets avant de revenir par l'autre côté de l'arête. Mais les conditions étant ce qu'elles étaient, même si pendant la première partie du trajet, le manque de neige nous aurait assuré une base solide, il ne fallait pas attendre d'améliorations après. Il s'agissait uniquement de retarder le moment d'affronter les difficultés. Aller de l'avant, de toute façon, supposait entre sept et huit heures de marche sur un champ de mines. Et si vous achetez beaucoup de billets de loterie, en montagne, tôt ou tard, vous gagnez le gros lot.

Deux options étaient possibles, sans risquer notre vie. Descendre à Chamonix par la vallée et être de retour à la maison dans l'après-

midi, en tous cas pour le dîner. En pensant à ce que nous avions fait jusque-là, cela représentait déjà un bon voyage et un bon entraînement. L'autre option consistait à rester dormir sur place, au refuge du Couvercle, pour attendre la baisse des températures pendant la nuit. La neige retrouverait la solidité que nous avions trouvée ce matin-là et toutes les conditions de sécurité seraient garanties.

Assurément, en quelques mots, sans élaborer trop de commentaires, il avait suffi de nous regarder pour savoir que la seconde option était la seule possible une fois arrivés ici. A six heures du matin, après des heures passées à tenter de trouver le sommeil, nous nous sommes mis en route en direction du col des Droites, avec cette fois une neige dure comme la pierre sous nos pieds. Deux heures plus tard, nous étions finalement à l'arête, au sommet des Courtes. Les premiers rayons du soleil réchauffaient la neige sur la face nord-est, nous nous sommes préparés pour imprimer nos traces sur la neige en chaussant nos skis. La face Nord Nord-Est des Courtes, le passage par lequel nous devons descendre, est une initiation au ski extrême : une pente forte avec une inclinaison à quarante cinq degrés, très régulière pendant ses sept cent cinquante mètres de pente. Ici, aucun droit à l'erreur, une chute peut être fatale. Après l'avoir observée pendant quelques instants, Stéphane commence à faire une grande diagonale pour vérifier l'état de la neige et, en cas de grande accumulation de neige et de plaque à vent, couper l'avalanche et la faire descendre avant que nous ne soyons dedans.

Au milieu de la diagonale, il descend en faisant de grands virages et lance un « Yiiiiihaaaa » qui perd de son intensité tandis qu'il descend à toute vitesse. La neige était incroyablement bonne, suffisamment dure pour ne pas fendiller, avec une couche supérieure de trois ou quatre centimètres, assez molle pour que les skis adhèrent bien. C'était parfait. Tandis que le cri de Stéphane s'évanouissait à mesure qu'il enchaînait les grands virages, je me suis élancé pour le suivre.

Après une descente incroyable, en reprenant notre souffle suite aux émotions vécues dans les derniers moments, nous commençons à grimper en direction de l'Aiguille d'Argentière, le dernier pilier de la crête vers l'est. Nous avons seulement mille mètres de montée puis ensuite, une longue descente vers Champex, à l'extrême ouest du massif. Nous y étions ! Nous avançons vite, sûrs de nous, nos pieds touchaient à peine la neige qu'ils franchissaient déjà un nouveau pas. C'était facile, rapide et sans effort, à mesure que nous nous rapprochions du sommet. Quelques nuages dans le ciel, un vent frais sur le visage, arriver au sommet, nous arrêter un instant pour regarder derrière nous, tous les pics et les vallées où nous avons laissé les marques de nos pas, notre trace. Un groupe de corbeaux arrivait près de nous et commençait à jouer avec le vent au-dessus de nos têtes en essayant d'attraper au vol un morceau de la barre que nous étions en train de manger. C'était une danse silencieuse, une communion parfaite entre notre esprit et le jeu de la nature. C'était parfait.

Vous savez ce que c'est le bonheur ? Le pur bonheur ? Ce n'est pas le moment où vous obtenez quelque chose, quand tout est dans le processus d'assimilation. Non, le bonheur pur, c'est l'instant qui précède le moment où vous l'obtenez, le moment où vous découvrez que vous avez réussi. C'est le moment où la bouche d'un adolescent se rapproche de quelqu'un pour l'embrasser et qu'il sait qu'il l'aimera peut-être pendant le restant de ses jours. C'est le mathématicien qui découvre en un instant cette théorie qui résistait au monde scientifique depuis des années. C'est l'instant où le marathonien aux Jeux Olympiques voit la ligne d'arrivée, regarde en arrière et se rend compte qu'il possède suffisamment d'avance pour être certain que ce sera bien lui le champion. C'est le moment où cette femme sait que dans quelques mois, elle aura un bébé dans les bras, le sien. A ce moment, au-delà de la crête de l'Aiguille d'Argentière, touchés par le vent et sous un ciel nuageux, c'était un de ces instants-là. Le bonheur à l'état pur.

Mais la limite qui sépare le bonheur de la douleur est beaucoup plus étroite que ce que nous pouvons imaginer. On pourrait croire que pour parcourir la distance qui sépare ces deux extrêmes, le chemin peut être long. Que nous avons le temps de découvrir toutes les nuances de couleurs qu'il y a entre les deux. Mais cela ne se passe pas ainsi. Il y a un espace-temps qui nous transporte plutôt et nous fait passer en un instant du bonheur le plus absolu à la douleur.

Ce serait malhonnête de dire qu'il n'y a pas d'étape intermédiaire. Ou plutôt, un chemin entre une douleur d'incompréhension et une douleur cachée, un passage par une douleur verrouillée avant de se réveiller tout à coup, et de commencer à faire les démarches pour organiser le sauvetage, la douleur du désespoir en voyant chaque seconde s'éterniser alors que vous attendez l'arrivée de l'hélicoptère, la rage de la douleur en voyant que non, vous ne pouvez rien faire et vous vous maudissez, la douleur du dépaysement lorsque on se sent vide, incapable de comprendre le mot avenir et une douleur à fleur de peau, irritable, avant que le temps ne fasse son œuvre.

Et là-haut, enveloppés par le ciel davantage que par la terre, quelques instants plus tard après ces moments de joie lorsque nous regardons devant nous, côte à côte, quand nous commençons à faire les premiers pas pour réaliser notre rêve... Stéphane, l'idole, le mentor, l'ami, Dieu, se précipite dans le vide quand la corniche cède sous ses pieds. Mais il ne disparaît pas, telle la course du soleil du matin au soir, comme la chaleur du printemps ou les étoiles filantes qui traversent le ciel. Non, les gens ne disparaissent pas. Ils restent là. Toutefois, nous nous noyons dans leur absence, c'est elle qui nous maintient.

Ce qui me met le plus en colère, c'est qu'à ce moment-là, alors que je marche à côté de lui, tout à coup, tout ce qui se trouve à 20 centimètres à droite de mes pieds disparaît. J'ai fait un pas en arrière, un instant seulement, avant de courir pour voir ce

qui s'était passé, mais la première réaction de mon corps va être celle de la peur et de la protection, mettre tout mon poids sur mes talons. Pourquoi ne me suis-je pas jeté à droite en tendant la main ? Pourquoi n'ai-je pas sauté dans une tentative impossible de le retenir dans le vent, en espérant trouver une partie de son corps, sentir la chaleur humaine dans mes mains, la chaleur qui émane de la mère lorsqu'elle étreint son enfant. J'étais en rage devant ma lâcheté et j'enviais cette personne que j'aurais voulu être et qui aurait avancé sans hésitation. Mais j'ai fait un pas en arrière pour échapper à la mort, et j'ai découvert que le premier instinct, c'est de s'accrocher dur à la vie.

Je me trouvais sur un pic pointu, le vent soufflait fort. En dessous, les vallées étaient recouvertes d'un brouillard qui estompait leur relief. Ma main était encore tendue vers le vide, comme si elle tenait avec force quelque chose qui avait toujours été là et qui n'avait disparu qu'un instant, attendant que l'autre revienne et la prenne fort. Pendant que j'essayais de m'expliquer ce qui s'était passé, j'ai vu passer au-dessus de ma tête un des corbeaux. J'ai compris alors que Stéphane serait toujours là. Si ce corbeau était prisonnier du vent, moi, j'allais dès lors rester pour toujours enchaîné à cette montagne.